

# Max Merlier (1921-2008)

P Vayre

## Mots clés

- ◆ Max Merlier
- ◆ Chirurgie thoracique
- ◆ Centre chirurgical Marie Lannelongue

## Keywords

- ◆ Max Merlier
- ◆ Thoracic Surgery
- ◆ Centre chirurgical Marie Lannelongue

## Résumé

Pendant 40 ans, Max Merlier a été une référence notoire en chirurgie thoracique, contribuant généreusement à l'aventure du Centre chirurgical Marie Lannelongue. Il a également pratiqué la chirurgie thoracique dans les Sanatoriums, ce qui lui a permis d'élargir son champ d'action.

## Abstract

During 40 years, Max Merlier was a notorious reference in thoracic surgery, contributing significantly to the development of the surgical Center Marie Lannelongue. He also practised the thoracic surgery in Sanatoriums.

« Les maîtres sont ceux qui montrent ce qui est possible dans le domaine de l'impossible »

Paul Valéry

Lors de mon dernier semestre d'interne des hôpitaux de Paris, en mai 1961, à l'hôpital Rothschild, j'eus la chance que mon maître, Henri Lebrigand, obtienne, pour l'automne suivant, un poste de « résident » pour un an chez René Sauvage au Centre chirurgical Marie Lannelongue (CCML), sis 129 rue de Tolbiac dans le 13<sup>e</sup> arrondissement de Paris, unité nouvelle de chirurgie thoracique créée par la Sécurité sociale hors Assistance Publique avec la Ligue fraternelle des enfants de France.

C'est ainsi que j'ai le bonheur de faire connaissance avec Max Merlier, personnage particulier d'une apparente rugosité, cachant mal une profonde gentillesse associée à un extraordinaire sens de l'humour dont l'ampleur n'avait d'égale que la culture d'un « honnête homme »... assez rare en cette deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Dès le premier instant s'établit la corrélation spontanée entre compatriotes du tiers-état limousin. Elle dura 47 ans, jusqu'à son décès, le 23 avril 2008. Nous n'avions pas besoin de parler pour nous comprendre, ni au bloc opératoire ni dans la vie courante. Dans les moments difficiles, Max Merlier a toujours su être le refuge, le frère aîné rédempteur dont je garde une double effigie :

- il était compatissant pour le malade, dont seul l'intérêt comptait ;
- il était attentif pour le jeune chirurgien dont il tâchait d'éviter les faux pas, sa vaste culture lui permettant de com-

prendre, sinon d'excuser.

Malgré l'inévitable Parque, je lui reste fidèlement attaché, tenant à inscrire dans les mémoires de notre compagnie, Académie nationale de chirurgie, qu'il estimait fort, la qualité professionnelle et la valeur humaine de ce confrère digne de notre devise « *Vérité dans la science moralité dans l'art* ».

## Carrière professionnelle

### Ses études

Max Pierre Merlier est né le 21 février 1921 à Bohain (Aisne). Il termine les études secondaires au lycée Buffon de Paris, en section A. Il est reçu à la première partie du baccalauréat en juillet 1937, puis à la deuxième partie en 1938, avec mention assez bien (section philosophie puis section mathématique). L'appréciation finale du proviseur, le 27 juin 1938, est « *Excellent élève qui termine bien de solides et même brillantes études secondaires* ».

Dès lors, à 18 ans, il entreprend les études de médecine dans les circonstances chaotiques du conflit franco-allemand. En 1939, il prépare, à Poitiers, le « certificat de physique, chimie, biologie », dit PCB, qu'il passe avec succès à Clermont-Ferrand, en juillet 1940. Les études en médecine proprement dites se font à la Faculté de Paris, jusqu'à la libération de la capitale. Externe des hôpitaux de Paris (concours 1941), en

### Correspondance :

Pierre Vayre, 3 rue Auguste Comte, 75006 Paris.  
pierre\_vayre@yahoo.fr

troisième année de Faculté avec effet au 20 mars 1942, il fait ses stages chez Bertrand Fontaine (1942-1943), puis chez Lechelle (1943-1944). Il est nommé interne des hôpitaux de Paris au concours de 1943, cinquième année de Faculté avec effet au 8 mars 1944, étant en service successivement chez Richard, Guimbelot, Maurer, Petit-Dutaillis, Brocq et Fey.

Il convient d'insister sur ses états de service militaire, à cette époque trouble : engagé dans la formation FFI d'Île-de-France, de juillet 1940 à mai 1944, il est « médecin-chef responsable du quatrième arrondissement », puis de mai 1944 à août 1944, il est responsable de l'hôpital Foch à Suresnes. Le 18 août 1944, il signe un engagement pour la durée de la guerre. Au titre du Service de santé, il est affecté, le 5 décembre 1944, à l'hôpital Percy de Clamart, puis à H.C. 422 de la première Armée, le 2 juillet 1945. Médecin lieutenant de réserve, le 23 avril 1945, il est en sursis d'appel le 1er septembre 1945. Dès lors, il reprend la vie civile puis, ultérieurement, médecin commandant de réserve par décision du 17 mars 1971, il sera mis à disposition de la Direction du Service de santé de la première Région militaire stationnée au Camp des Loges, en Seine-et-Oise.

À la fin de l'internat, il est nommé chef de clinique chirurgicale à la Faculté de Paris, en 1949, après avoir été délégué dans ces fonctions chez le professeur Brocq à l'Hôtel-Dieu (1948-1949), ayant été, en outre, nommé au concours d'aide d'anatomie à la faculté en 1947. Il est donc, à cette époque, en position d'entreprendre la carrière de chirurgien des hôpitaux de Paris, après avoir soutenu sa thèse inaugurale de faculté, le 30 juin 1949, sur *Considérations anatomo-chirurgicales sur les pédicules pulmonaires et lobaires*.

Le Conseil de Faculté du 29 juin 1950 lui décerne une médaille d'argent, avec subvention de 100 000 Fr du ministère de l'Éducation nationale, tandis que, pour ce travail de recherche, l'Académie de chirurgie, en 1951, lui attribue le prix des élèves du docteur Eugène Rochard.

Dans le même temps, en 1950, il est reçu au concours d'assistant en chirurgie des hôpitaux de Paris. La même année, en juillet 1950, la commission régionale de qualification du Conseil de l'Ordre des Médecins lui reconnaît la qualité de chirurgien. Dès lors, Max Merlier aspire à concrétiser son désir, contenu depuis son stage chez Maurer en 1945 : pratiquer la chirurgie thoracique, spécialité émergente. Il se lie avec René Sauvage, pionnier en ce domaine, à l'hôpital Tenon. Lorsque celui-ci succède à O. Monod, en 1954, au CCML, il transfère avec lui son équipe comprenant H. Lebrigand et Max Merlier ! Les vicissitudes du concours de chirurgien des Hôpitaux de Paris ne lui permettant pas d'accéder à la voie royale du « Bureau Central », Max Merlier a su s'intégrer dans la nouvelle formation de la voie impériale offerte, hors Assistance Publique, par la chirurgie réalisée au CCML, et dans le domaine princier du Sanatorium si largement pourvu, à l'époque, par les méfaits de la tuberculose.

C'est ainsi que se déroule la carrière de Max Merlier qui développe avec aisance, de 1954 à 1987, sa personnalité de chef d'équipe d'excellence grâce à ses qualités personnelles et au soutien efficace de René Sauvage, puis d'Henri Lebrigand, dans les deux périodes de la rue de Tolbiac puis du Plessis-Robinson à partir de 1977.

Par arrêtés des 8 et 9 février 1951, à 30 ans, Max Merlier est admis au concours du « ministère de la Santé publique et de la population » et inscrit sur la liste des médecins habilités à pratiquer la chirurgie thoracique dans les Sanatoriums, ce qui va lui permettre d'élargir son champ d'action. Distinction appréciée en signe de reconnaissance technique, il est élu à la Société de chirurgie thoracique par ses pairs, le 14 janvier 1956. Sa notoriété croissante dans un domaine novateur fait qu'il est élu membre associé de l'Académie de chirurgie, le 3 juillet 1963, puis membre titulaire, le 22 janvier 1969, à 48 ans !

### Ses 33 années passées au Centre chirurgical Marie Lannelongue

Au CCML, pendant 33 ans, Max Merlier a franchi tous les échelons de la carrière, témoin privilégié des événements d'organisation d'un établissement de soins nouveaux en pathologie thoracique dont il fut un des pionniers. La mise en route fut difficile pour intégrer, dans la même formation, « *les envahisseurs venant de Tenon* », H. Lebrigand, M. Merlier, J. Hummel, et les anciens de l'équipe de O. Monod, dont notamment Georges Pesle, le pneumologue distingué, et Claude Wapler, chirurgien confirmé aux manières anglo-saxonnes !

Max Merlier a su appliquer, avec sérénité, la sagesse poitevine de René Sauvage pour éviter d'être « *le conquérant mal désiré* » [...] sachant évoquer « *l'union des membres d'une même famille* » [...] « *appréciant les possibilités de la création d'un laboratoire de physiopathologie respiratoire sous la houlette de Dejours puis M. Weiss* ».

Rapidement, à « l'équipe pulmonaire » s'ajoute « l'équipe de chirurgie cardiaque » de Ch. Dubost et Ph. Blondeau, « chirurgiens des hôpitaux en détachement », qui apportent leur contribution pour réaliser « un vrai hôpital de chirurgie thoracique hors Assistance Publique ». Ils mirent en œuvre la chirurgie sous hypothermie et, en 1955, ils réalisèrent la première intervention européenne à cœur ouvert avec circulation extracorporelle. En 1964, cette équipe rejoignit la chaire de clinique de l'hôpital Broussais et fut remplacée par l'arrivée de la dynamique formation de Jean-Paul Binet et Jean Langlois qui met au point les premières homogreffes aortiques puis hétérogreffes de porc.

Parallèlement, « l'équipe pulmonaire », dont Max Merlier est le « demi d'ouverture » vigilant, accumule les succès des exérèses pulmonaires, comme le prouve la publication, en 1959, de 500 cas de cancers bronchiques opérés, sans compter les exérèses de foyers tuberculeux sous couvert d'antibiothérapie et les premières thymectomies pour myasthénie !

En 1961, lorsque j'étais résident rue de Tolbiac, l'activité du Centre était débordante, avec un taux de réussite reconnu tant en France qu'à l'étranger, au point que Max Merlier disait, dans son discours de départ à la retraite, en 1987 : « *Notre renommée attirait nombre d'élèves de l'hexagone et d'ailleurs qui restaient pour la plupart fidèles et reconnaissants*. » Une multitude d'internes de Paris a fait un stage initié au CCML, sans oublier les nombreux chirurgiens étrangers dont Galindo, Rochainmazir et Saadé, mes contemporains.

La nécessité de travaux d'agrandissement et de modernisation était évidente depuis 1956 et, en 1960, Max Merlier clamait son découragement « *de vieillir dans ce dispensaire classé monument historique*. » En 1961, lorsque j'entre au CCML, commencent enfin « les travaux », ce qui réjouit Max Merlier qui annonce : « *Le miracle se produit par la naissance du trou et l'arrivée de la grande grue Isabelle* »... et les travaux se poursuivront jusqu'au départ à la retraite de René Sauvage, en 1966 ! À partir de 1971, Henri Lebrigand, devenu chirurgien chef, vigoureusement soutenu par Max Merlier, met en œuvre le « *nouvel hôpital sur un terrain du Plessis-Robinson, sous les auspices de la CRAMIF présidée par M. Breton* »... ce qui, selon Max Merlier, dure jusqu'en 1977 « *par collaboration étroite entre architectes, administrateurs, médecins et représentants de toutes les catégories des personnels... ainsi naquit un hôpital haut-de-gamme dont nous étions très fiers*. »

En 1977 a lieu le transfert de la rue de Tolbiac vers le Plessis-Robinson pour l'aventure d'une nouvelle chirurgie dans un contexte de modernisme, d'avance technologique, sinon d'un concept de consumérisme. Conscient de ce bouleversement, Max Merlier a su tenir fermement la barre pour maintenir la sérénité à bord, évitant au mieux rivalités et glorioles des acteurs pour que le patient reste l'unique objet de l'effort collectif.

Il était très fier du laboratoire de chirurgie expérimentale dont l'importance se traduit par « *la mise au point par Ph. Darteville des transplantations cardio-pulmonaires, bi-pulmonaires ou uni-pulmonaires, aussi bien chez l'enfant que chez l'adulte.* »

Il en fut ainsi sous la direction d'Henri Lebrigand jusqu'à son décès prématuré, en 1982, date à laquelle Max Merlier prend le relais de chirurgien en chef, maintenant la tradition de faire briller un hôpital de qualité qui « *soit une maison aimable où l'accueil reste impeccable pour qu'un malade y trouve assez de chaleur humaine pour se sentir un peu chez lui.* » C'est ce vaste programme alliant technicité et humanisme que réussit à tenir au plus haut niveau Max Merlier, devenu chirurgien chef, de 1982 à 1987. Par le fait de malheureux concours de circonstance, il n'avait pas pu accéder aux fonctions universitaires, mais il avait « génétiquement » la capacité « d'apprendre à apprendre ». Il a su communiquer aux autres ce qu'il avait acquis par expérience. J'ai eu la grande chance d'être son élève ; il m'a appris la vertu de la patience et de la précision du geste, comme la nécessité de respecter les exigences physiologiques. Faite par lui, la chirurgie paraissait facile lorsqu'il disséquait les pédicules et suivait les plans de clivage. Il était doté d'une adresse naturelle au service d'une sûreté méthodique avec promptitude sans fébrilité. Il était l'application du concept de Corneille exprimé dans *Le Cid* :

« *Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ;  
Un prince dans un livre apprend mal son devoir* »

En 1987, devenant chirurgien chef honoraire, il garde toujours la nostalgie du Centre confié à J.P. Binet et, dans son appartement, rue Léon Nordmann, il aimait recevoir « les anciens de l'épopée », comme je l'ai bien souvent constaté lors de mes visites jusqu'en 2008 !

## L'œuvre chirurgicale

Max Merlier a beaucoup opéré par lui-même et pour aider les jeunes chirurgiens en formation. Il pratiquait régulièrement les exérèses pulmonaires de tous ordres, qu'il s'agisse de lésions tuberculeuses ou cancéreuses. Il s'intéressait aussi aux traumatismes des parois thoraciques, participant, avec Henri Lebrigand, à la codification des problèmes physiopathologiques. Il étudiait les pathologies pleurales infectieuses ou cancéreuses, notamment les mésothéliomes induits par l'amiante. Les tumeurs du médiastin ont retenu son attention, qu'il s'agisse des myomes œsophagiens et des goîtres thoraciques ou plongeants.

Il prolongeait son enseignement pratique de salle d'opération par la méthodologie de la surveillance des opérés. Les contre-visites des fins d'après-midi étaient un modèle du genre, notamment pour l'assèchement des cavités pleurales et la liberté des voies aériennes avec assistance respiratoire.

## Publications

Il a participé à la rédaction de deux monographies classiques :

- *Lobectomie inférieure* avec O. Monod et R. Sauvage (Ed. Vigot ; 1945) ;
- il a écrit avec A. Thévenet dans l'Encyclopédie Médico-Chirurgicale : *Anatomie des poumons* (1957), *Anatomie du médiastin* (1958), *Anatomie des parois thoraciques* (1959),
- *Goîtres à développement thoracique* avec R. Eschappasse (Cahiers Baillière, 1973).

Il a publié 135 articles dans des revues scientifiques, dont vingt-quatre communications à l'Académie de chirurgie, huit rapports importants pour des Sociétés très spécialisées (Société française de chirurgie thoracique, Revue de la tuberculose, Société de pathologie respiratoire, Association internationale de broncho-pneumologie). Parmi ses publications, vingt et une concernent le cancer bronchique primitif, sept

les cancers pleuraux, onze les tumeurs médiastinales, treize les lésions tuberculeuses. Il a décrit six fois des techniques chirurgicales, dont la décortication pulmonaire, et six fois des mises au point concernant les complications postopératoires, dont les complications médullaires par altération vasculaire traumatique.

Il a mis en valeur les problèmes des métastases pulmonaires des cancers digestifs et urinaires. Il a souligné la spécificité de 81 tumeurs carcinomateuses des bronches, sans oublier les aspects particuliers de la chirurgie de la dilatation des bronches chez l'enfant et la pratique de la résection-anastomose de la trachée pour sténose, faisant état, en 1980, de soixante-cinq cas opérés.

D'une façon générale, il a contribué à faire évoluer la chirurgie thoracique des actions purement pariétales (pneumothorax extra-pleural et thoracoplastie) vers l'exérèse des lésions dont deux aspects particuliers : la thymectomie réglée pour myasthénie et l'ablation en bloc par voie combinée cervico-thoracique des tumeurs responsables du syndrome de Pancoast-Tobias.

Son sens de l'éthique le conduisit naturellement à considérer les problèmes de la responsabilité du chirurgien lors des complications postopératoires concernant l'insuffisance respiratoire, les fistules bronchiques, les complications infectieuses. C'est ainsi, qu'avec Henri Lebrigand, il fit *L'étude critique des volets osseux traumatiques de la paroi thoracique* expliquant clairement la physiopathologie et les modalités thérapeutiques. De même, il publie, avec moi, en 1980, à l'Académie de chirurgie, *L'expertise médico-légale en responsabilité chirurgicale* à propos des infections nosocomiales.

## Grand chef d'équipe

Dans l'activité de Sanatorium, Max Merlier se révélait plus encore le grand chef d'équipe, sachant prendre en main le patient, galvaniser l'énergie des personnels, instruire ses aides et les médecins du Sanatorium.

S'il avait le sens pratique nécessaire pour l'initiation à la technique, il savait aussi, avec persuasion et élégance, faire réfléchir l'élève ou le collègue sur la tactique la mieux adaptée au cas particulier. Il avait le génie de ne pas imposer mais de faire découvrir, presque par illusion, le bon cheminement de la pensée selon sa devise favorite « *Savoir, savoir-faire, faire-savoir* ». Sa connaissance de la pathologie thoracique, y compris celle de la physiopathologie et de l'anatomie pathologique, lui permettait, en mousquetaire valeureux, de croiser le fer avec les plus revêches spécialistes de sciences fondamentales, aussi bien qu'avec les radiologues, les radiothérapeutes et les agressifs chimiothérapeutes. Les relations privilégiées avec les anesthésistes-réanimateurs étaient source de haute tenue pédagogique dont la rigueur sans complaisance laissait parfois une petite place pour un brin d'humour éclatant comme un point d'orgue et que ne laissait pas passer Max Merlier, qui avait hérité le secret de René Sauvage. Telle cette réflexion salvatrice par son caractère hilarant : « *Vous me servez des malades tantôt bleus, tantôt saignants... il n'y a que moi pour les trouver à point !* »

Max Merlier respectait tout être humain et ne tolérait pas de négligence dans les relations avec les malades ou entre membres de l'équipe. D'humeur régulière, il utilisait adroitement la subtilité de son humanisme pour faciliter dans l'équipe cohésion efficace et sérénité pérenne sur le thème « *Un pour tous, tous pour un.* » En Sanatorium, l'équipe médico-chirurgicale devait avoir pour tout une vigilance prudente pour maintenir toute sécurité. L'anesthésiste-réanimateur jouait le rôle de chef d'orchestre pour la mise en condition de l'opéré, le calme du champ opératoire et la surveillance apaisante de la période de réveil. Pour les déplacements en Sanatorium, Max Merlier disposait d'une trilogie efficace d'anesthésistes-réanimateurs : Yvonne Noviant, la placide souriante, Odette Lefevre, la coquette inquiète, et Cyril Gaud, l'énigma-

tique rassurant, toujours à la hauteur malgré sa petite taille ! Max Merlier avait hérité de deux Sanatoriums de la Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, au départ du docteur Lefoyer qui avait été le champion du pneumothorax extrapleurale et des thoracoplasties d'affaissement. L'un était situé à Sainte-Feyre, en Creuse, fréquenté essentiellement par les hommes, l'autre était à Saint-Jean d'Aulps, en Haute-Savoie, entre Morzine et Thonon-les-Bains, réservé à la population féminine. Il était près du préventorium de Chanay pour adolescents. Max Merlier opérait aussi à la demande dans la clinique du docteur Garbay à Lodève. J'ai fait partie régulièrement de son équipe, de 1966 à 1978, pour Saint-Jean d'Aulps et plus épisodiquement pour Sainte-Feyre. Pour Saint-Jean d'Aulps, l'expédition avait quelques allures folkloriques de par le traditionnel vol des premières caravelles atterrissant à Genève, suivi du franchissement parfois épique de la douane avant « *la halte de mise en condition* » au restaurant Mowenpick de Genève, organisée à partir du *King lobster* et de la *poularde aux morilles* ! Le coup d'envoi était donné par Max Merlier rappelant l'aphorisme d'Anthelme Brillat-Savarin « *Les animaux se repaissent, l'homme mange* ». La cérémonie se terminait dans la satisfaction de la conclusion « *autant que les boches n'auront pas* ».

Dans la soirée, à l'arrivée au Sanatorium, l'euphorie des personnels éclatait spontanément comme s'il s'agissait de l'ouverture de quelques journées évoquant les « trois glorieuses ». Immédiatement, débutait la séance de présentation des dossiers et malades proposés par le médecin-chef du Sanatorium au chirurgien chef entouré de son aide et de son anesthésiste. Après discussion tactique, souvent animée, « l'ordre de passage au bloc opératoire » était fixé à la fin de la séance. Appréciant cette ambiance d'activité dans l'allégresse, Max Merlier souhaitait généralement « *bonne chance à la ruche rouge* ».

J'ai connu, à Saint-Jean d'Aulps, un premier médecin directeur, le docteur Giacardo, monégasque aimant à dire qu'il était le fils d'un palefrenier et que le prince de Monaco avait assuré les frais de ses études de médecine au XIXe siècle. Outre la pathologie de la tuberculose, il avait une culture étendue et une gentillesse naturelle qui n'avait d'égale que celle de son épouse qui s'évertuait à nous offrir le gîte dans sa villa construite hors de l'établissement, face aux montagnes enneigées de Morzine, spectacle très apprécié pour le petit déjeuner des parisiens fascinés.

Puis, j'ai connu un deuxième médecin directeur, plus jeune, dynamique, le docteur Guy Jamet, appliquant les stratégies thérapeutiques modernes, secondé efficacement par ses adjoints, le docteur Petithomme, pétillant de malice, et le docteur Hyvrard, savoyard dévoué mais taciturne.

L'équipe sédentaire savait être accueillante, efficace dans les soins médico-chirurgicaux et leurs suites, sachant de surcroît mener à bien « la troisième mi-temps » par l'organisation délicate d'une belle table d'hôte de haute qualité dont les menus rivalisaient d'audace par la finesse de leurs saveurs et l'abondance de leurs ingrédients, ce qui exacerbait les échanges culturels les plus divers, allant des extrapolations académiques au souvenir des anciens tonus de salle de garde. La famille Perrot régnait sur l'intendance, mais Madame Gandrille, infirmière surveillante, chef du bloc opératoire, était une admirable meneuse du ballet chirurgical !

Je me souviens, à la fin d'une série opératoire, d'une partie de pêche dans le torrent vert de la Drance coulant juste derrière les bâtiments du Sanatorium. L'affaire fut rapidement fructueuse, sous la surveillance étonnée de Max Merlier ayant provoqué l'ancien paysan limousin ! Prestement préparées pour le repas final, « les truites fario » ont été joyeusement dégustées donnant naissance à la légende du chirurgien braconnier !

## La personnalité

Chirurgien manuellement doué et intellectuellement évolué, Max Merlier était un personnage qui séduisait ou qui heurtait par son tempérament abrupt, mais qui ne pouvait pas laisser indifférent celui qui le côtoyait, soit en tant que praticien, soit comme citoyen. Officier de la Légion d'honneur, il était fier de sa décoration reconnaissant ses qualités de chef d'école chirurgicale, et il portait sa rosette avec une élégante discrétion.

Interne des hôpitaux, il avait déjà une solide réputation en salle de garde, alternativement sérieux dans son rôle médical et malicieusement actif pour animer un tonus dont il aimait la convivialité festive. Il avait un don de conteur pour raconter les histoires. Il appréciait les contrepèteries, lecteur assidu du *Canard enchaîné*, à l'affût de *L'album de la comtesse*, mais il était aussi un redoutable cruciverbiste, ayant de surcroît le goût de la dialectique sans doute insufflée dès l'enfance par son père, André Merlier, qui, instituteur adoube, avait réussi, par acharnement méthodique, à devenir professeur agrégé d'histoire, voie inhabituelle pour un fils du tiers-état de Boulogne !

Max Merlier avait une vaste culture littéraire et un solide sens de l'art pictural à l'instigation de sa mère, institutrice traditionnelle d'origine creusoise, du petit village de Crocq, sur un affluent du Cher près d'Aubusson ! Il avait une sœur, Renée, célibataire assez rébarbative, qui fit une carrière administrative.

Fils des « hussards noirs de la République », élevé dans le respect de l'honneur du travail et du mérite, Max Merlier a réussi, à l'évidence, une belle vie républicaine dont il était fier sur le double chemin personnel et professionnel. La glaise incrustée à ses chaussures lui assura la sage stabilité du jugement et le bon sens du paysan limousin. Homme du doute, s'il ne pratiquait pas la foi il n'était pas agnostique ! Il a illustré brillamment la laïcité mais en récusant l'anti-religion.

Max Merlier a appliqué la définition d'Henri Mondor, lors du cent cinquantième de l'Internat « *dépasser les prédécesseurs et être surpassé par les suivants* ». Avec son ami Weber, il avait, en 1952, édité chez R. Vezin, 48 rue de la Santé, un très connu dossier de préparation du concours d'externat... qu'avec un malin plaisir, assisté par Jean Verges, je détrônais en 1958 dans une nouvelle formule chez le même éditeur. À cette époque, nous ne nous connaissions pas, nous n'étions pas rivaux mais c'était l'époque de floraison des concours avant le cataclysme idéologique de 1968.

## La vie familiale

En fin d'internat à l'Hôtel-Dieu, après l'agitation de la libération de Paris, Max Merlier est présenté par son ami intime, Henry Guy Robert, à une jeune interne en pharmacie dans le même hôpital en mai 1947, Andrée Gontier, sa cadette de trois ans, fille du docteur Jean Gontier de Belleville. Le coup de foudre éclate sur les glorieuses marches de la cour centrale de cet hôpital, au pied de la statue du célèbre chirurgien limousin, Guillaume Dupuytren, témoin occulte et impassible de l'idylle. Le 15 juillet 1949 est célébré le mariage. Max est réfléchi, volontaire, admirant le beau, appréciant le bon et soucieux de bien faire, tandis qu'Andrée met dans la corbeille un humour malicieux à la Gavroche, nourri aux sources d'une érudition littéraire. Max Merlier avait des goûts simples, fuyant les manifestations tapageuses de la diaspora. Il aimait la vie de famille, appréciant le charme douillet de l'appartement aménagé par Andrée à Paris, comme l'agréable villa du Racou en pays méditerranéen. L'union de Max et Andrée Merlier génère deux médecins :

- à Noël 1950, Christine. Interne des hôpitaux de Montpellier, elle s'investit dans l'aventure de la chirurgie réparatrice,

plastique et esthétique, avec un succès rapide lui assurant à Nîmes la notoriété, à l'image de celle de son père à Paris ;

- en février 1952, Jean-François. Il participe à la marche glorieuse de l'anatomopathologie à Paris, dans les suites éloignées de notre ancêtre limousin, Jean Cruveilhier.

Par leur réussite notoire, les enfants Merlier ont illuminé le temps morose de la retraite des parents, les créditant de surcroît de la gentillesse attentive d'une admirable affection filiale.

L'évocation de la famille de Max Merlier serait incomplète si j'oubliais le fétiche Zounet, magnifique chat de gouttière, réservant ses câlineries à son maître en surveillant du coin de l'œil les visiteurs envahissants.

### Le cercle d'intimes

Outre la chaleur de cette famille naturelle, Max Merlier a eu la chance, par son heureux caractère extraverti, de pouvoir créer un cercle d'intimes parmi ses collaborateurs. Au fil des ans, j'ai apprécié la solidité de ce réseau de confiance, auquel j'étais fier d'appartenir. Quitte à donner une apparence d'agressivité, il ne savait pas résister aux bons mots, mais il n'était jamais blessant et son rire quelque peu gouailleur soutenait la joie illuminant son visage ! Ainsi, un jour, Henri Lebrigand, mécontent de ses œuvres, sortait de la salle d'opération en disant « *Je suis le roi des c...* », Max Merlier, sérieux mi-narquois, lança alors « *Henri tu exagères toujours, pourquoi le roi ?* ». Pour évincer prestement une visiteuse médicale qui l'agaçait, je l'ai entendu proclamer : « *Même publique la femme doit rester pudique* ».

Au cours de mon hospitalisation, en 1961, rue Tolbiac, pour assurer ma tranquillité en évinçant « les visites intempestives », il affiche sur la porte « Danger certain - sujet très contagieux à éviter ».

Que ce soit au CCML ou en Sanatorium, Max Merlier savait être le moteur efficace dans la joie du travail, malgré les difficultés, comme le « boute-en-train » après la tempête sachant doser avec bonne humeur le charme de son humour naturel, appliquant avec aisance la formule de Saint-Exupéry : « *Il n'est qu'un véritable luxe, celui des relations humaines* ». Cela explique sans doute le touchant attachement de tous les personnels, des anciens malades et des amis dont démonstration fut donnée lors de ses obsèques en avril 2008 ! Il avait un ami très cher depuis l'enfance, Jacky Beaufort, et sa charmante épouse qui savait improviser des « réunions en famille ». Henry Guy Robert était « le frère ». À l'Académie de chirurgie, Max Merlier formait club avec R. Arousseau, M. Garbay, A. Thévenet. Au CCML de la rue de Tolbiac, son « groupe électrogène » comprenait G. Pesle, J. Hummel, J. Triboulet, Cl. Piot. Il estimait fort le tandem J.P. Binet - J. Langlois. Il utilisait aimablement les capacités de surveillante générale de Mlle Bussy et l'efficacité de Mlle Tamissier, surveillante au « premier étage ancien », organisatrice idéale par sa volonté de bien faire dans l'intérêt du malade avec la sécurité des actes médicaux... étant seule capable de tenir tête à Max Merlier !

Au Sanatorium de Sainte-Feyre, aménagé en 1950 par mon père, architecte des bâtiments communaux, il y avait un médecin-directeur étonnant, le docteur Garnier, qui galvanisait un peu Max Merlier par son flegme, ses connaissances pratiques et son adresse manuelle permettant l'action en situation précaire des installations sanitaires de l'époque. En 1967, un nouveau médecin directeur est nommé, revenant d'Algérie. Pratiquant les thérapeutiques antibiotiques, le docteur Maurice Petit, contribua à l'extinction des ravages de la tuberculose et orienta la réussite d'un grand centre de réadaptation cardiorespiratoire. Il vient de décéder en juin 2009 ! Les témoins de ces temps révolus deviennent rares !

À partir de 1977, dans le nouvel établissement du Plessis-Robinson, que je n'ai pas connu personnellement, l'intimité

disparut. Les équipes étaient nettement séparées, ayant des pratiques différentes mais toujours a régné une bonne entente par respect mutuel.

### Le meneur d'hommes

Au départ à la retraite de René Sauvage, H. Lebrigand prit la relève du patron. Sa mort prématurée entraîna naturellement Max Merlier à diriger l'ensemble des services en tant que chirurgien chef. À ce poste pendant cinq ans, il donna toute sa mesure de meneur d'hommes, facilitant ensuite l'avancée en chirurgie thoracique de Ph. Levasseur, puis Ph. Dartevelle, et en chirurgie cardiaque, de Planché, dans la mise en œuvre de techniques nouvelles dans un concept nouveau grâce aux progrès en imagerie, biologie, chimiothérapie, radiothérapie et assistance respiratoire, sans compter la chirurgie à thorax fermé !

Diriger fermement, mais sans affrontement, la marche du CCML a fait comprendre à Max Merlier la réflexion de Paul Valéry : « *Le chef est celui qui a besoin des autres* ».

Par cheminement parallèle, son âme de chef admit très vite aussi que l'action du groupe relève de la formule d'Olivier Guichard : « *L'exemple rassemble... seul l'acte compte !* »

Max Merlier a jugé lui-même les avantages du progrès, bénéficiant de la guérison, sans séquelle notoire, d'une sévère lésion au prix d'une mutilation majeure ! Maître en ce domaine, confiant dans l'efficacité de son équipe, il affronta avec sérénité et lucidité le risque connu, facilitant la décision et l'action de ceux qui l'avaient pris en charge. L'épopée de la maladie permit au chirurgien de mieux comprendre le vécu quotidien de l'opéré et d'adapter sa réflexion thérapeutique aux complexes nuances psychologiques. Chirurgien réputé au faite de sa gloire dans sa stature majestueuse, Max Merlier a su dominer la situation et montrer sa force d'âme lorsqu'il fut à son tour victime des outrages de la maladie.

### Conclusion

Telle est la trame de la vie de Max Merlier, digne de la devise familiale des comtes de d'Arsonval : « Paraitre ne veut quand être je peux ».

Il a été mon maître, m'initiant aux avancées chirurgicales, ce dont je lui suis reconnaissant. Il a de surcroît été mon ami, efficace dans l'adversité pour soutenir mon fils lors des difficultés de l'adolescence, comme moi-même, en 1978, dans les affres d'une carrière compromise, m'offrant la compensation du refuge au CCML comme l'avait fait pour lui René Sauvage en 1954 ! Voilà qui explique mon affectueux respect et ma fidélité à sa mémoire, permettant d'associer dans mon témoignage de sympathie attristée son épouse Andrée Merlier et ses enfants, Christine et Jean-François.

Pendant 40 ans, Max Merlier a été une référence notoire en chirurgie thoracique, contribuant généreusement à l'aventure du CCML. N'ayant pas eu de rivalité hospitalo-universitaire, il n'avait pas, en technicité comme en humanisme, d'ennemi, mais sa réussite incontestée a sans doute éveillé quelque jalousie selon le mythe « des chênes qu'on abat ».

Il n'acceptait pas les compromis douteux ni au travail ni en société. Son âme idéaliste était toujours en quête du sublime. S'il appréciait les charmes de la « vie parisienne », poussant la coquette subtilité jusqu'à habiter rue J. Offenbach (16ème) dans sa période active, il a eu la sagesse, à l'heure de la retraite, de se retirer rue Léon Nordmann (13ème) dans l'isolement d'un environnement feuillu évoquant la Creuse familiale, continuant, malgré la maladie et le handicap de l'âge, d'espérer qu'aujourd'hui sera le passé de demain, pensant avec Léonard de Vinci : « *Aucun être ne finit dans le néant.* »